

IL ÉTAIT UNE FOIS UNE ÎLE...

Une nouvelle de Polynésie

par Cathie MATIRA

"Tout ce dont on a envie se trouve de l'autre côté"

Virginia Woolf

IL ÉTAIT UNE FOIS une île... en forme d'accroche-cœur, composée de trois îlots coralliens délimitant un lagon d'une limpidité vertigineuse... Ce confetti d'île s'appelle Pukapuka* et se rattache à l'archipel des îles Cook. Pukapuka se trouve, par un de ces caprices géopolitiques coloniaux dont les hommes sont coutumiers, plus distante de Rarotonga que des Samoa qui ne se situent qu'à 390 milles marins à l'ouest.

C'est précisément sur cette île que les yeux de Teiki s'étaient posés quelques secondes de plus devant la carte du Pacifique sud, le temps de lire *Pukapuka*. Le nom avait bruisé à ses oreilles comme un accord de *kita* (guitare, en maori des Cook), ou un caquetement de sternes, quelque chose l'appelait là-bas ; il y avait reconnu le dessin de son "île au trésor", celle vers laquelle il avait toujours vogué depuis qu'il était enfant, et une folle excitation montait en lui, la certitude de savoir enfin vers quelle cible il voulait faire mouche. Ses intentions étaient parfaitement banales : il envisageait de vivre deux semaines de ses prochaines vacances sur cette île très éloignée, préservée de la consommation de masse et de l'esprit de profit, projetant de s'inscrire dans ce paysage de paradis terrestre pour s'en faire un carnet de souvenirs mémorables... Il avait tout organisé assez facilement. Il prendrait un avion jusqu'à Rarotonga, un autre jusqu'à Pukapuka où il serait hébergé chez l'habitant, dans un petit bungalow traditionnel sur la plage. Une robinsonade. Il prévoyait une exploration de l'île principale et de ses *motu* au gré de ses envies, des baignades dans le lagon matin, midi et soir comme dans une immense piscine turquoise, le spectacle fascinant de ballets sous-marins, de couchers de soleil tropicaux, l'observation recueillie de la coupe du ciel tellement emplie d'étoiles qu'il en tomberait dans la mer, et la dégustation des spécialités locales, poissons grillés, fruits juteux et *poe* au lait de coco... Il avait hâte de se sentir vibrer dans un carnaval de couleurs, de fleurs, de parfums, d'émotions...



- "Je n'aurai besoin de rien, là-bas", disait-il à ses amis, "juste d'un string et d'un *pareu* de rechange. Je vais revenir à de vraies valeurs." Il prit quand même beaucoup plus qu'un simple balluchon : il avait entassé dans ses valises l'appareil photographique, l'équipement de plongée, des guides touristiques, des romans, un dictionnaire français-anglais, des vêtements, de quoi se protéger du soleil et des moustiques et une trousse à pharmacie bien garnie. Il emportait aussi l'image de Lucia dont il venait de tomber éperdument amoureux quelques semaines plus tôt. Les deux jeunes gens s'étaient rencontrés lors du

réveillon du jour de l'an et leur attirance s'était scellée pendant qu'éclatait au-dessus de leurs têtes un feu d'artifice somptueux qu'ils n'avaient pas daigné regarder. Malheureusement le voyage de Teiki était programmé fin janvier et Lucia ne put se joindre à lui pour des raisons professionnelles. Elle insista pour qu'il parte quand même réaliser ses rêves d'enfance, seul mais néanmoins accompagné par la naissante et vigoureuse flamme qu'elle lui inspirait.

Amoureux, le monde aussi palpait à l'unisson de votre cœur, il lui sourit et l'incline à voir le bonheur sous chaque feuille, la brûlure de l'amour dans les dons généreux du soleil, le vertige de tout vouloir donner de soi dans l'immensité sans fond du ciel. Teiki se sentait vivre de tout son cœur, avec cette évidence éclatante illuminant son existence : il aimait, désirait, chérissait, il était un homme transformé par l'amour, comme ces personnages de Klimt rehaussés d'un contour, d'un éclat ou d'une déchirure travaillée à la feuille d'or.

Teiki ne rencontra pas de difficultés particulières lors du voyage. Il apprit juste avec un pincement au cœur que le beau temps ne serait pas au rendez-vous les premiers jours de ses vacances, ni à Rarotonga où il séjournerait une journée, ni à Pukapuka. Quand l'avion perdit de l'altitude lors du deuxième vol, il quitta la stratosphère baignée de rayons solaires pour s'enfoncer dans la masse des nuages et traverser une zone matelassée où le brouillard bornait la vue. On avait beau regarder par le hublot, il n'y avait rien en-dessous qu'une chute grise et sourde. Il reporta son regard déçu sur l'appui-tête en face de lui en priant le pilote et Dieu. Le pilote était confirmé et Dieu veillait au grain ; l'avion atterrit sans encombre sur la piste du *motu* Ko. Le vent accueillit la vingtaine de passagers avec des rafales enthousiastes. C'étaient des embrassades un peu bourruées, quand on se serait attendu à une brise chaleureuse et enveloppante. "C'est la vie !", se dit Teiki, bienheureux de n'avoir pas emporté qu'un string. Il roula ses valises sur quelques centaines de mètres pour embarquer à bord d'un canot à fond plat qui traversa le lagon hérissé de vagues. Les embruns marins vultigeaient à la rencontre des passagers.



* - **NDLR** : ne pas confondre avec l'atoll de Puka Puka qui se trouve dans les Tuamotu - Est.



Kia Orana ! Bien peu gardaient le sourire. Les marins semblaient soucieux et pressés d'arriver sur l'îlot principal, au Nord de l'atoll. Après une demi-heure de ce traitement inconfortable, le bateau atteignit Motu Wale et Teiki, un peu incommodé, put mettre pied à terre. Nuku Makani, le propriétaire de la pension du même nom, était sur le quai pour l'accueillir avec cordialité. Il n'avait qu'un *patikara* (moto), si bien qu'il s'arrangea avec un de ses voisins pour le transport des bagages. Teiki monta à l'arrière, arrimant ses bras autour de la taille de son hôte et il n'eut même pas le temps de réaliser qu'ils ne portaient pas de casque que la bécane pétaradante cahotait poussivement sur la route goudronnée le long de la côte Ouest jusqu'à Yato, un village bordé de cocotiers. Ils arrivèrent assez vite. Le bungalow était tout ce qu'il y a de plus charmant, exotique et précaire, posé sur le bord du lagon face à une vue sans doute incomparable par temps calme. C'était une simple case, aménagée avec goût, et dotée de tous les agréments qui dépassent ce qu'on peut espérer quand on veut jouer à l'homme sauvage. Elle était équipée d'un grand lit double recouvert d'un joli *tifaifai* aux couleurs fushia, face à une petite fenêtre qui encadrait l'eau troublée du lagon. La case comprenait un coin cuisine et une salle d'eau. Nuku Makani lui expliquait la façon de se servir de la douche et lui faisait les recommandations d'usage sur l'économie à laquelle les habitants doivent s'astreindre à cause des ressources toujours limitées en eau douce d'une île tropicale, quand le voisin livra les bagages de Teiki. Puis les deux insulaires prirent congé, le laissant seul.

Teiki se coucha rapidement, en proie à un coup de fatigue. Le transport en bateau avait ballotté son estomac, à moins qu'une appréhension sourde et que le découragement n'aient pris les rênes de son esprit. Son sommeil fut agité. Le vent rôdait comme un voleur autour de la case, secouant les palmes séchées et les branches de pandanus qui coiffaient le toit, tambourinant à la fenêtre, s'infiltrant sous la porte et faisant craquer poutres et bardeaux. La houle, aussi, claquait jusque dans ses rêves défaits.

Quant il se leva tard dans la matinée, tiré hors du lit par la faim, il se rendit compte que le lagon ne s'était pas calmé, qu'il était haché de vagues grises, pointues et serrées comme la mâchoire d'un requin. Il se fit aussi dans la glace un sourire de requin, se rasa, se doucha et s'habilla pour affronter "les éléments en furie", en quête du petit magasin que lui avait indiqué Nuku Makani la veille. Il n'avait qu'à traverser la rue pour tomber dessus. Il trouva un épicier en train de bricoler sa fenêtre, sous

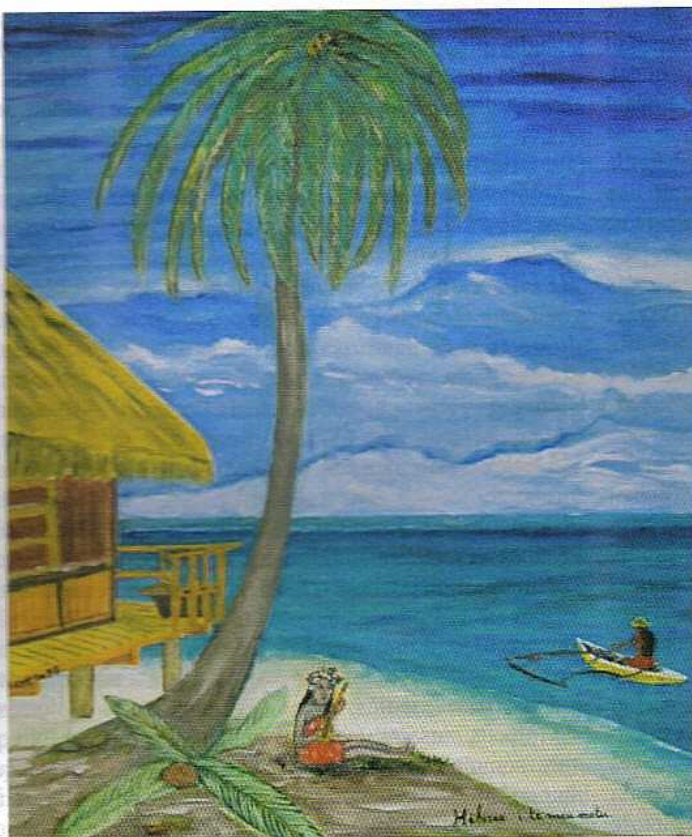
le regard de ses deux enfants, et des étals presque vides. Il prit quelques bouteilles d'eau, du thé, du riz, des chips, du chocolat, des bananes et du poisson en boîte. Au moment de payer, il demanda quand même :

- *No bread ?* (Vous n'avez pas de pain ?) *No more fruits ? No cheese or yaourts ?* (Pas d'autres fruits, pas de fromage ni de yaourts non plus ?)

Le commerçant regarda le touriste droit dans les yeux pour savoir s'il se moquait ou émettait une critique. Il fut frappé par son air sincèrement étonné.

- *No. Everything here.* (Non. Tout est là.)

Alors il paya, remercia, tourna les talons, et se dirigea vers sa case pour se préparer un semblant de petit-déjeuner. Ce vent rendait fou. Il irait se promener plus tard à la recherche d'une épicerie mieux achalandée...



Cela devait bien exister quand même ! Les Pukapuka mangeaient aussi des produits frais, il en était persuadé. Il n'allait pas se satisfaire d'un régime aussi indigent pendant tout son séjour ! Comme il était déjà de l'autre côté de la route, il vit une jeune fille courir vers lui :

- *Mister !* (Monsieur !), l'interpellait-elle.

Il reconnut la jeune fille de l'épicerie. Elle lui souriait.

- *Mihi*, dit-elle pour se présenter. *You take food !*

Il comprit qu'elle l'incitait à revenir dans le magasin pour s'approvisionner davantage. Il ne démêlait pas les raisons de son invitation.

- *Cyclone comes ! Huripari !*

La jeune fille semblait nerveuse. Que voulait-elle lui dire ? Elle répéta. Il mit du temps à saisir ; elle prononçait l'anglais à l'emporte-

pièces. Mais quand le terme de *cyclone* atteint son cerveau que le vent martelait déjà sauvagement, il s'expliqua tout : l'épicerie dévalisée, la tempête qui secouait toute l'île, l'épicier en train non pas de bricoler mais de barricader ses ouvertures avec du contreplaqué. Dans quel rêve avait-il vécu pour ne pas s'être rendu compte que l'heure était à l'état d'urgence ?

- Mon Dieu ! *When ! ? Do you know when the cyclone comes ?* (Sais-tu quand arrive le cyclone ?)

Elle haussa les épaules, signe qu'elle ne pouvait pas répondre à cette question, mais ses yeux pétillèrent quand Teiki fit demi-tour pour compléter ses maigres provisions. Il acheta quelques tablettes de chocolat, boîtes de poisson et paquets de chips supplémentaires. Tuarii, l'épicier, ne put le renseigner davantage que sa fille Mihi. La seule réponse que Teiki obtint fut :

- *Cyclone comes. Hear radio.* (Le cyclone arrive. Ecoute la radio.)

- Eh bien, ça promet ! se dit Teiki déboussolé. Il retourna au bungalow chargé comme une mule, fouetté par les lanières du vent qui s'abattaient sur lui sans pitié.

Après avoir pris du bout des lèvres un petit déjeuner, il demeura toute la matinée à la fenêtre, captivé par le phénomène d'une nature déchaînée qui déversait son trop plein d'énergie en cassant tout ce qui lui résistait. Le lagon gris, boueux, semblait comme le chaudron d'une sorcière, agité par les remous d'une ébullition douteuse. Sur le rivage, les vagues fangeuses grimpaient beaucoup plus haut que la veille, déposant leur bave d'écume au pied des premiers arbres du littoral et dans les branches des arbustes qui n'avaient pas été déjà emportés. La case elle-même ne risquait-elle pas d'être engloutie par les vagues ou de s'envoler sous les coups de boutoir du vent ? Chacun des murs encais-

sait avec souplesse les rafales furieuses, mais jusqu'à quand ? Que devait-il faire ? Pouvait-il encore prévenir les siens ? Les lignes étaient sans doute coupées... Et quand bien même... à quoi bon les inquiéter ? Fallait-il quitter cet abri menacé ? Pour aller où ? Combien de temps la colère du ciel allait-elle s'exercer ? Incapable de réfléchir, de décider, il ne pouvait détacher ses yeux du spectacle. Il voulait se rassurer : cela allait bien finir par passer. Combien de temps, avant le retour au calme ? Il pensa à Lucia avec ferveur, et pria avec confusion. Sa case commençait à trembler comme une feuille quand finalement il se coucha, terrorisé, dans l'attente d'un miracle. Il entendit alors que quelqu'un l'appelait. C'était Nuku Makani qui frappait à la porte depuis un moment sans se faire entendre. Le



propriétaire de la pension lui fit comprendre qu'il n'était pas prudent de rester là et l'exhorta à le suivre. Teiki rassembla le plus précieux, quelques livres et la nourriture qu'il avait achetée, entassa tout pêle-mêle dans une de ses valises, puis il prit place de la même manière que la veille à l'arrière du *patikara* de Nuku Makani, mais en traînant son bagage à roulettes derrière lui comme une remorque brinquebalante. Quelle équipée ! Le chemin n'était pas long, mais la tempête s'intensifiait et la pluie, quasiment horizontale, s'était mise de la partie. Teiki se blottissait contre le conducteur qui bravait les éléments de face. Les cocotiers autour d'eux se tordaient comme des filles hystériques. Le vent hurlait.

Enfin Nuku Makani coupa le contact. Ils étaient arrivés. La maison de ce dernier était construite en dur, sur une dalle de ciment, avec de vrais murs et un toit solide. Teiki fut soulagé. Pour la première fois depuis des heures, il sourit quand Makani lui fit visiter la quatrième pièce de sa maison. C'était une "chambre chez l'habitant", avec entrée privée, qu'il louait à l'occasion aux touristes de passage. Elle était modestement décorée, mais c'était la sécurité des murs que voyait Teiki et qui valait pour lui l'inscription en "catégorie supérieure" au guide *Lonely planet*. Tout sourire, il frappa sa paume sur un des murs, puis porta cette main à son cœur.

- *Thank you so much*, balbutiait-il.

D'un certain côté, Nuku Makani affichait une certaine satisfaction. Il avait bravé la tempête et mis à l'abri ce Français sans défense. Mais il était très inquiet pour son bungalow et pour l'avenir de l'île. Il invita Teiki à partager le repas de la famille. Ce dernier fit connaissance avec la femme de Makani, U'upa, une jeune femme discrète qui semblait cacher l'embarras qu'elle ressentait devant la présence de son invité derrière son sourire et ses yeux fuyants, et des deux jeunes enfants du couple, Kiko un petit garçon bien replet de trois ans qui vocalisait déjà bien le Pukapukan et Napua, une fillette de sept ans, plus taciturne, qui ressemblait à sa mère en miniature, avec de longs cils balayant des yeux de mica. Le repas consista en un poulet à la marmite agrémenté de *puraka* (*taro*). C'était très simple et très savoureux, et cela réconforta le pauvre Teiki, qui trouva un peu de chaleur humaine autour de cette table. Il essaya de faire parler ses hôtes sur le cyclone, mais les seules informations qu'il put obtenir restèrent assez floues : le cyclone s'intensifiait et passerait tout près de l'île dans quelques jours, peut-être trois... Ainsi ce n'était que le début. Tout commençait, "il" allait venir. Visiblement les questions dérangent les Makani, Teiki s'en rendait compte,



il n'osa pas demander une radio, mais voulut détendre l'atmosphère en faisant quelques tours de cartes et de passe-passe, une pièce et même une cuillère disparurent et se rematérialisèrent entre ses doigts. Ces petits tours de magie n'enchantèrent pas seulement les enfants. Il se replia ensuite dans sa chambre, seul et désolé. Il écrivit une lettre passionnée à Lucia, son soleil caché derrière l'horizon, il fut lyrique et tendre, désespéré :

"Ma chérie, me voilà enfermé plus sûrement que dans une prison ! Le rideau de pluie et le mugissement du vent dessinent les barreaux de ma réclusion. Je voudrais tant que tu sois près de moi, ou plutôt être à tes côtés, car ici la situation est catastrophique (...)"

Il grignota quelques carrés cacaotés. En milieu d'après-midi, sur la crête de l'ennui, il entama la lecture des *Contes des mers du Sud* de Jack London. "La maison de Mapouhi", la première nouvelle du recueil, dépeignait la dégringolade du baromètre et... l'arrivée d'un cyclone dévastateur sur Hikueru, un atoll des Tuamotu. Il ne put achever sa lecture, le vent dispersant ses pensées aux quatre points cardinaux. Mais il finit la tablette de chocolat.

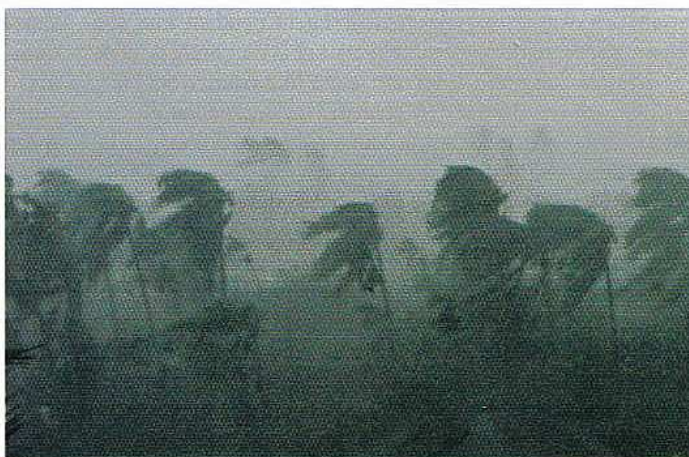
Ainsi passa le temps, entre divagations, états de torpeur, sursauts, éveils, grignotages, écriture, sommeils en pointillé... L'inévitable *fiu*, imperceptiblement, commença à faire son œuvre. Teiki heureusement était convié à chaque repas de la famille Makani. Il s'y rendait, bien qu'il savait que sa présence ne les réjouissait pas particulièrement ; cette "pen-

sion complète" proposée si généreusement lui permettait de se tourner vers les autres, forcés de subir, comme lui, le tohu-bohu du vent qui battait les tôles du toit, la pluie qui tambourinait sans faiblir, avec hargne, puis bientôt la coupure de l'électricité. L'utilisation de la bougie devint de rigueur à partir de dix-huit heures. Mais il ne fallait pas non plus brûler sans compter. Teiki tint à se montrer économe comme il s'efforçait de paraître joyeux devant les enfants qui subissaient tout avec une sorte de sérénité ou de stoïcisme. C'était très troublant

pour Teiki. Non seulement il n'avait jamais rencontré d'enfants aussi détachés, imperturbables dans un contexte difficile comme celui-là, mais lui-même n'atteignait pas leur degré d'impassibilité, car il était victime de crises de panique et d'accès de découragement des dizaines de fois par jour... Il essaya toujours en leur présence de cacher son état qui empirait. Il renouvelait ses tours de magie, faisait semblant de leur donner une leçon de vie et affichait à chaque rencontre une gaieté factice alors que c'étaient eux, les deux petits, qui lui insufflaient la force de se prêter à ce divertissement.

Les moments les plus difficiles à passer, pour lui, se trouvaient au cœur de la nuit, dans l'obscurité profonde, quand seul avec ses pensées dominées par le hurvari de la tempête, il cherchait les moyens de s'évader de cette situation insupportable. L'île était assiégée sans relâche par un vent démentiel dont le fracas vous brisait le crâne. C'était un hurlement à la mort qui ne faiblissait jamais. Mais peut-être... s'il se mettait à hurler lui aussi, si son corps se confiait aux soins de cette Force surpuissante et inhumaine qui ruinait toutes les volontés ? S'il se soumettait à ce Cri d'effroi absolu qui dévorait la vie, et des choses aussi belles que le silence et le sommeil ? Peut-être alors... il allait devenir fou ! L'enfer, pensa Teiki, ne devait pas être pire.

Le cyclone se renforçait. De dépression tropicale modérée quand il avait commencé à se former à l'Est des Samoa, il était devenu ouragan. Il portait le nom de *Meena* et creusait des vagues hautes de onze mètres. Mais après avoir décrit pendant quatre jours une boucle furieuse au sud de Pukapuka, en flirtant avec les 15° de latitude Sud, *Meena* poursuivit sa route vers le Sud-Est, atteignit le summum de son intensité le six février avec une pression au centre de 915 hectopascals et des vents de 280 kmh, puis s'engouffra juste entre Rarotonga et Mangaia, causant des dommages considérables.





Enfin sa trajectoire s'incurva Est-Sud-Est et le 8 février il passa à moins de 300 kilomètres de Rapa avant de disparaître en évoluant au stade "extra tropical", c'est-à-dire doux comme un frisson, exténué.

Pukapuka pleure.

Le vent a joué avec des toitures en tôle comme avec un jeu de cartes. Il les a battues, cornées, pliées, déchirées, dispersées dans toute l'île. Certaines se sont fichées dans le cœur des troncs de cocotier comme de gigantesques origamis japonais représentant des cocotes, des avions, des échassiers de métal reprenant souffle sur ces perchoirs brisés.

Paysage de désolation. Arbres déracinés, couchés, ou fracturés au milieu du tronc. Dans ce champ d'allumettes saccagées, d'ombrelles végétales lacérées, la colère du ciel a renversé ce qui dépassait et lui tenait tête, l'a mutilé, mis à terre, piétiné, anéanti. Un chaos.

Décor de guerre. Certains 'are (fare) éventrés, délaminés. Les êtres vivants, hommes ou animaux, sortent de leur abri, parfois de fortune, hagards, harassés. Les Pukapuka se serrent sur leur cœur, s'embrassent, courent chez les voisins pour s'assurer que tout le monde est en vie. Ces quatre longs jours, ces cinq nuits ont transformé leur île natale en une autre planète.

Personne n'est mort. Pas de mort ! La nouvelle fait le tour de l'île. On peut sourire à travers ses larmes. Mais certains ont perdu beaucoup. Des maisons sont inondées, des bateaux de pêche ont coulé, presque toutes les récoltes sont détruites. Les Makani ont perdu leur case en bord de mer. Des mois de travail et un gros investissement financier, mais leur maison en dur a bien résisté.

Teiki alla à pied sur les lieux où s'était dressé le bungalow pour récupérer les affaires qu'il y avait abandonnées. Rien n'était récupérable à part une lampe dynamo, rechargeable en tournant la manivelle, qui lui aurait bien servi pendant les nuits de cauchemar qu'il avait traversées. Il retrouva des vêtements déchirés, boueux, des livres réduits en bouillie, du matériel de plongée assez coûteux qui semblait avoir été râpé au fond du lagon ou passé à l'essoreuse, car il ne ressemblait plus à rien, même la valise laissée sur place avait été pillée par la main du vent, éventrée, disloquée. Dire qu'il aurait pu se trouver là, au milieu de la tourmente, dans cet enfer, si Makani n'était pas venu le chercher ! Comment se serait-il protégé ? Il ne restait pas un mur debout, tout avait été débité comme du petit bois, broyé,



déchiqueté et incorporé à un magma de boue. Il contemplait le désastre les jambes tremblantes quand deux jeunes s'approchèrent de lui. C'étaient Mihi et son petit frère Keanu, de l'épicerie Tuarii, qui venaient au lagon voir les dégâts causés par le cyclone. Mihi affichait un joli sourire triste, très doux. Ses yeux souriaient aussi sombrement. Toute sa personne inspirait à la fois un sentiment consolateur et dénonçait l'envie qu'elle avait d'être à son tour réconfortée. Teiki lui offrit la seule chose qui avait résisté à la débâcle : sa lampe étanche. Même si l'électricité n'était pas rétablie rapidement, il s'en moquait à cet instant, ce qui comptait c'était d'arracher un sourire plus franc à ce petit visage d'ange. Elle le remercia vivement. Les tours de manivelle intéressaient beaucoup le petit frère de Mihi qui s'amusa avec l'objet un certain temps. La jeune fille et Teiki s'assirent sur un tronc abattu près du rivage désolé pour discuter. Le lagon avait été tellement remué par la tourmente qu'il était d'un gris opaque. A sa surface surnageaient des débris végétaux, branches, noix de coco, planches, mais aussi des animaux morts, poissons et oiseaux.

La jeune fille avait du mal à s'exprimer en anglais. Teiki apprit qu'elle avait seize ans, presque dix-sept. Elle était si petite et menue qu'il lui en aurait donné moins, et il le lui dit. Son petit frère Keanu avait six ans. Elle en avait la charge depuis le décès de leur maman et le remariage de son père. Ces derniers jours avaient été très durs, ils avaient vécu tous



LITTÉRATURE

ensemble dans une pièce avec les grands-parents et la deuxième épouse "méchante", disait Keanu. Elle leur faisait des misères, le père ne prenait pas leur défense. Mihi était une enfant assez malheureuse, mais elle combattait les difficultés de sa vie par une joie et une vivacité, un « allegretto » de petit oiseau gracieux.

- *Do you have a girlfriend ?*, demanda la jeune fille. (As-tu une petite amie ?)

- *Ae*, répondit Teiki en Pukapukan. *I love her. Her name's Lucia. I miss her. And you ?* (Oui. Je l'aime. Elle s'appelle Lucia et elle me manque. Et toi ?)

- *I am in love too, she said.* (Moi aussi je suis amoureuse.)

Elle n'en dit pas plus sur le sujet. Ils décidèrent de se revoir le lendemain. Mihi proposa de guider Teiki à travers l'île. Ils constateraient l'ampleur de la catastrophe et Teiki pourrait imaginer ce qu'avait été la splendeur de Pukapuka avant Meena.

De retour chez les Makani, il les aida à débayer leur jardin. Les bananiers avaient été très endommagés. Mais ce qui lui fendit le cœur, c'était de voir pleurer Napua et Kiko... Ils avaient été si courageux, si solides jusque là ! La petite Napua versait des larmes sur les fleurs qu'avait plantées sa grand-mère avant de mourir... c'était son petit jardin, le dernier don d'amour de sa chère vieille... rien n'était récupérable... Quant à Kiko, il pleurerait par solidarité, pour ne pas laisser sa grande sœur seule dans le chagrin. La scène était touchante. Teiki se promit d'envoyer des sachets de graines par la poste afin de recomposer un parterre de couleurs explosives et de parfums suaves pour Napua.

Les lignes téléphoniques ne fonctionnant toujours pas, il ne put téléphoner à Lucia ni à sa famille pour les rassurer, mais le soir même, à la chandelle, il écrivit plusieurs feuillets exaltés à l'élue de son cœur. Il se voyait dans ses bras pour l'éternité.

Le repas préparé par U'upa fut une fois de plus délectable. Elle cuisina des brochettes de poulet aux épices accompagnées de riz et d'un *puraka* fondant. Quelques moustiques firent leur apparition. Le sang de Teiki leur plut beaucoup.

Le lendemain, Teiki retrouva Mihi et Keanu sur la route de Yato, près de l'église. Mihi lui montra l'école, juste en face, où elle avait appris à lire et à écrire en anglais. Elle regrettait ce temps de l'enfance. A présent, son père l'employait à l'épicerie quand il avait besoin, sinon c'était sa belle-mère qui lui imposait des tâches



domestiques. Elle s'occupait aussi de Keanu comme une petite maman. Bientôt, elle se marierait, et ce serait une autre vie. "De l'école à l'église, il n'y a pas long", dit-elle d'un ton enjoué pour conclure. Ils prirent tous les trois le chemin du village de Loto, longeant ainsi le lagon. Quelle désolation ! Des cadavres d'oiseaux et des poissons éventrés flottant à la dérive empuantissaient l'air. Sur la plage, ils contournèrent un chien mort, rejeté par les vagues, que les oiseaux et les rats avaient commencé à se disputer. Ils poursuivirent leur route. Au village suivant, Ngake, le tableau de dévastation était le même : arbres à terre, jardins ravagés, maisons détériorées. Tout un peuple malheureux cherchait à effacer les stigmates du cataclysme. Mihi rendit visite à ses cousins et à son grand-oncle qui aussitôt insistèrent pour qu'ils partagent leur repas. Ils se laissèrent convaincre. Teiki ne comprit rien à la conversation en Pukapukan, mais il se sentit à son aise dans cette famille conviviale, ouverte et digne. Il les amusa de quelques tours de magie, faisant apparaître et disparaître une pièce à divers endroits insolites (l'objet se trouva même dans l'oreille du petit frère, qui fut alors définitivement conquis par tant de prouesses), puis il fit passer une cuillère à travers la table pour illustrer le principe de franchissement de la matière. Très fort ! "Si cet homme pouvait aussi débayer tout le désordre sur l'île avec ses pouvoirs de magicien !", soupira le grand-oncle quand ils furent partis.

Mihi montra à Teiki l'emplacement initial du village Ngake, avant que celui-ci ne soit rasé par un ouragan d'une violence inouïe, en 1914. Puis, comme Keanu marchait bien malgré son jeune âge, ils prolongèrent l'expédition sur la côte Nord, celle exposée à l'Océan. Les traces du désastre étaient sans doute ici moins visibles, et la mer offrait une vue exceptionnelle. Il firent donc le tour par la côte, jusqu'à ce que l'enfant soit fatigué. Teiki le porta alors un temps sur ses épaules et ils rentrèrent à Yato par l'intérieur des terres, traversèrent les plantations de *taro* cultivés dans des fosses qui avaient été irrémédiablement salées par les inondations. Teiki raccompagna ses amis Pukapuka à l'épicerie, en profita

pour acheter quelques provisions qu'il amènerait à U'upa et prit congé.

Les jours suivants, ils se revirent irrégulièrement, Mihi ayant été réquisitionnée par sa belle-mère pour donner un coup de main à la remise en état de la maison et du jardin. Mais ils purent tout de même se retrouver tous les trois certaines fins d'après-midi, dans une jolie crique de la côte Nord-Ouest qui avait plu à Teiki parce qu'elle était restée presque intacte et que des sternes la fréquentaient. Ils se baignèrent et partagèrent des petits goûters sur la plage. Le séjour de Teiki arrivait à sa fin. Il avait enfin pu rejoindre Lucia et sa famille, ainsi que Air Rarotonga pour confirmer son vol de retour. Il avait hâte de rentrer, mais était aussi mélancolique à l'idée de quitter les Pukapuka, dont Mihi et Keanu, et toute la famille Makani. Il avait vécu un événement dramatique avec eux, avait souffert à leurs côtés, avait aidé un peu, bien trop peu... et eux qui n'avaient rien, ils lui avaient tellement apporté.

- *When do you go away ?* demanda Mihi. (Quand pars-tu ?)

Il restait encore deux jours sur l'île à Teiki. Mihi proposa une sortie en bateau sur le Motu Kotawa.

- *Do you have a boat ?* s'enquit-il. (Tu as un bateau ?)

- *Tomorrow, at nine, I'll have one !* (Demain à 9 heures, j'en aurai un !)

Rendez-vous fut pris sur le quai.

Le lendemain, pour la première fois, Mihi n'était pas accompagnée de Keanu. Elle expliqua à Teiki que l'enfant était resté à la maison, qu'il était retenu. Teiki hésita. Comment s'était-elle débrouillée, pour le bateau ? C'était une belle barque à fond plat, bleue et blanche, baptisée "*Falling Star*" (Étoile filante). Elle lui dit qu'elle appartenait à son père et qu'ils pouvaient l'emprunter pour la journée.

La traversée fut non pas celle des apparences, mais des réalités : le lagon commençait seulement à décanter le tumulte de la tempête qui avait agité en ses fonds sable, poussière de corail et vase. L'eau restait trouble. Le soleil massif favorisait la fermentation des petits cadavres à la dérive et des débris végétaux. Les odeurs de mer et de putréfaction se superposaient, se confondaient, soulevaient le cœur.

Sur le *motu* Kotawa, ils se trouvèrent seuls. Plus seuls qu'à la Création du monde, puisqu'il n'y avait pas de serpent. Tous les Pukapukas étaient occupés au déblaiement et à la reconstruction des maisons sur le Motu Wales. Mihi avait sauté agilement sur le sable et amarré le bateau. Puis elle avait voulu prendre la main de Teiki, qui, mal à l'aise, s'était soustrait maladroitement à ce contact. Elle ne s'en offusqua pas. Elle le mena dans l'île, par d'étroits sentiers barrés de troncs de cocotiers et de pisonias. Ici aussi le cyclone

avait frappé à l'aveugle, fou de rage, une végétation luxuriante qui avait été pourtant soigneusement entretenue. Ils arrivèrent aux fosses de taros au cœur de l'île et poursuivirent leur progression vers l'Ouest. Quand Toka, le dernier îlet occidental de l'atoll fut en vue, tout au bout d'une belle langue de sable qui s'échappait comme un filet d'or sous-marin, Teiki s'arrêta pour prendre quelques photos. La vue était superbe, paradisiaque, et sans traces du sinistre. Toka ressemblait à un joyau, un nid pour abriter une idylle, là un peu plus loin, un petit balcon de vie verdoyante s'incrustant sur le bleu lumineux de la mer. L'océan, avec des luisances de miroir, était redevenu pacifique.

Lorsqu'il reposa l'appareil et se tourna vers Mihi, Teiki ne put croire à la réalité de ce qu'il voyait. Le jeune fille avait ôté ses vêtements, elle s'était délestée de la moindre étoffe. Son abondante chevelure tout juste dénouée ondulait dans son dos sans cacher grand chose de sa tenue naturelle. Elle était belle, très belle, gracile, fragile, pudique dans sa nudité. Elle souriait. Teiki eut la gorge serrée. Il ne voyait qu'une enfant qui se mettait à nu.

Il n'y a pas grand chose à dire de plus sur cette scène à laquelle, sans le vouloir, ils reviendront l'un et l'autre longtemps par la pensée. Mihi, parce qu'elle va être obligée de détester celui qu'elle voulait étreindre, aimer, celui avec qui elle aurait peut-être pour toujours quitté l'île, ou au moins avec qui elle aurait franchi les portes de sa vie de femme. Teiki, parce qu'il va être obligé de garder cette image d'une toute jeune fille avec ses petits seins, ses hanches étroites, ses cils qui tremblent de l'envie de pleurer. Mihi offrera restera pour lui sa plus amère désillusion, la plus inracontable, la plus secrète. Du cyclone Meena au nom de femme, il parlera facilement, mais de Mihi, cet ouragan fait femme, il ne dira rien... Même son prénom, il le gardera pour lui. Avait-il encouragé, d'une quelconque manière, les sentiments balbutiants de la jeune fille ? Il se poserait longtemps la question, revivrait leurs rencontres, raviverait le mystère Mihi, l'ardente petite Mihi. La grave et légère. La tristement gaie. L'intense.

Teiki part avec cette image plus forte encore que celle du cyclone Meena, cette triste offrande qui restera gravée comme une encre sous la peau.

Cathie MATIRA.

N.B. : En février 2005, juste après le terrible cyclone Meena, l'atoll de Pukapuka a subi le passage de quatre autres cyclones dévastateurs : Nancy, Olaf, Percy et Rae.



**MOOREA
COURSIER**

Plus qu'une course, un service !

Votre coursier sur Moorea et Tahiti
pour toutes vos livraisons
et démarches administratives

780 320

Tél / Fax : 56 47 15